

Laënnec et ses contemporains

par

le docteur E. P. Benoit,

**Président de la Société Médicale de Montréal,
Professeur de Clinique interne à la Faculté de
Médecine de l'Université Laval de Montréal
Médecin de l'Hôpital Notre-Dame.**

Réimprimé du Journal de Médecine et de Chirurgie
de Montréal.

MONTREAL.

1911

Laënnec et ses contemporains

par

le docteur E. P. Benoit,

Président de la Société Médicale de Montréal,
Professeur de Clinique interne à la Faculté de
Médecine de l'Université Laval de Montréal
Médecin de l'Hôpital Notre-Dame.

Réimprimé du Journal de Médecine et de Chirurgie
de Montréal.

MONTREAL.

1911

R
507
A1645

BAVLT-SU'NCE
BIBLIOTHEQUE

Laënnec et ses contemporains (1)

Par le Dr E.-P. BENOIT

Professeur de Clinique Interne à l'Université Laval

Le XIXe siècle occupe, dans l'histoire de la médecine, la place la plus brillante; il inaugure l'ère moderne, véritablement scientifique; c'est le grand siècle, celui pendant lequel il faisait bon de vivre, a-t-on dit, quand on s'intéressait aux choses de la médecine.

De Bichat, mort en 1802, à Pasteur, disparu en 1895, la science médicale parcourt un immense chemin. Elle abandonne définitivement les champs stériles du dogmatisme, qu'Hippocrate et Galien lui avaient légués; elle sort enfin des ronces enchevêtrées de l'empirisme, où, depuis trois siècles, elle accroche ses pas trébuchants. Devant elle s'ouvre une voie sûre, celle de l'observation raisonnée; des hommes imminents, des hommes nouveaux la lui indiquent; elle s'y engage d'un pas ferme et résolu, et désormais, sa marche en avant ne s'arrêtera plus.

J'ai pensé qu'il serait intéressant, pour nous qui avons inauguré le XXe siècle, d'étudier le début de cette transformation médicale en France, à l'époque de la première République, de l'Empire et de la Restauration. Il y a, à ce moment, de 1794 à 1820, toute une efflorescence de talents magnifiques dont l'influence sur le progrès médical fut décisive; parmi ces hommes distingués, un breton, un français plus que les autres de la même race que nous, se dresse, les dépassant en hauteur: c'est Laënnec; et tout autour de lui, dans les

(1) Allocution inaugurale du nouveau président de la Société Médicale.

hôpitaux de Paris, à la Salpêtrière, à la Charité, à Necker, des travailleurs actifs s'empresstent de jeter les solides fondations de cet admirable édifice qu'est l'école française moderne.

C'est de cette époque que je désire vous entretenir, si vous voulez bien me prêter votre attention. Pour mettre plus de clarté dans ce travail, pour le rendre plus précis et plus vivant, je le diviserai en trois points : 1° les Ecoles de Santé et les hommes de l'an III ; 2° Laënnec et la découverte de l'auscultation ; 3° Broussais et les derniers vestiges de l'empirisme.

Ce regard jeté en arrière aura l'avantage, d'abord, de nous montrer exactement d'où nous sommes partis, comment est né l'esprit médical moderne, ce qui n'est pas inutile. Il nous permettra ensuite de constater que l'activité intellectuelle, quelle qu'elle soit l'époque où on l'étudie, conserve toujours une empreinte humaine qui ne change pas, mais qui inspire à tout homme cultivé un intérêt profond. Et nous pourrions peut-être, en fin de compte, tirer de cette étude une leçon qui nous soit profitable.

10.— Les Ecoles de Santé et les hommes de l'an III

Au lendemain de la révolution française, l'Assemblée Législative décréta la dissolution de la Faculté de Médecine, qui portait le qualificatif de Royale. En 1793, la Convention, au nom de l'égalité sans doute, abolit ce qui restait : académie, facultés, collèges, sociétés médicales, tout fut supprimé.

La profession médicale subissait les effets de la violente tourmente révolutionnaire ; elle lui payait sa rançon par le sacrifice de dix-huit facultés de médecine, de quinze collèges de chirurgie, et, du même coup, le diplôme médical perdait sa valeur. Le résultat ne se fit pas attendre. Tout un monde d'incompétents se mit à exercer la médecine : officiers de santé, étudiants non inscrits, garçons préparateurs, serviteurs de médecins, chacun put s'en donner à cœur joie. Pendant ce temps, la république se battait avec l'Europe et la Convention envoyait aux frontières des soldats nombreux, qu'elle faisait accompagner de médecins réquisitionnés. Et il arriva ceci : c'est qu'après dix-huit mois de ce régime, six cents chirurgiens ayant succombé dans les hôpitaux militaires et sur les champs de bataille, on ne trouva plus personne pour les remplacer. La Convention s'était prise à son propre piège.

Ceci permit à deux médecins conventionnels, Fourcroy et Thouret, de proposer la réorganisation de l'enseignement médical en France. Ils firent préparer un rapport par un autre médecin, Chaussier, qui avait déjà publié un mémoire sur cette question, et Fourcroy lut ce rapport à la Convention le 7 frimaire an III, c'est-à-dire le 27 novembre 1794. Ce rapport fut accueilli par des applaudissements unanimes, et, huit jours plus tard, décrété loi. Cette loi de l'an III peut être considérée comme la charte de l'enseignement médical français au XIXe siècle; on y ajoute par la suite, mais on n'y change rien jusqu'en 1870.

La loi de l'an III, on s'en doute bien, rompt complètement avec les anciennes traditions de l'enseignement médical. Le vieux dogmatisme conservé dans les facultés, l'interprétation confuse des textes, les cours pompeux et solennels donnés en latin, tout cela disparaît à tout jamais. Pour la première fois en France, les études pratiques sont introduites dans l'enseignement; la loi crée les salles de dissection et les laboratoires de chimie, ignorés jusque là dans les facultés; elle insiste pour qu'une place importante soit donnée à l'enseignement clinique dans les hôpitaux; enfin elle fait disparaître l'antagonisme qui existait depuis le moyen âge entre la médecine et la chirurgie, et qui, en face de chaque faculté médicale, dressait toujours un collège de chirurgiens. La loi établit trois facultés: Paris, Montpellier et Strasbourg. Pour bien marquer que le but de ces facultés, où l'enseignement unifié doit être avant tout pratique, est la guérison des maladies, elle les appelle des Ecoles de Santé; et elle en rend l'accès libre à tous ceux qui ont du talent, qui désirent se consacrer à l'enseignement.

Cette fois la Convention, guidée par Chaussier, a frappé une note juste, créé une oeuvre durable. Nous allons assister à l'épanouissement imprévu d'un enseignement médical nouveau, la clinique telle que nous l'entendons aujourd'hui. Et les pionniers de cet enseignement seront les hommes de l'an III: Corvisart, Bayle et Pinel pour la médecine; Chopart et Desault pour la chirurgie; Bauelocque pour l'obstétrique; Hallé pour l'hygiène.

L'enseignement va s'épanouir parce qu'on l'a placé enfin dans des conditions normales. Le professorat n'est plus une chose inaccessible, réservée aux seuls favoris de la cour, un livre qu'on ne peut épeler qu'en latin, un privilège que l'on transmet par acte notarié. Non. Le professorat devient une chose claire et nette comme la langue française, qu'on obtient par son talent, qu'on

élargit par son savoir, pour laquelle on se fait aimer de ses élèves par le dévouement qu'on y apporte. Le professorat n'est plus le cérémonial antique ridiculisé par Molière ; il est devenu un patronage affectueux, exercé avec dévotion par des hommes qui viennent de traverser une crise épouvantable, qui savent que la valeur individuelle sera jugée, désormais, par le travail que l'on accomplit et les élèves que l'on forme. Aussi voit-on ces hommes de l'an III s'entourer de jeunes gens de talent, les protéger, leur faciliter l'accès de la faculté, et préparer pour l'Empire et la Restauration une génération de professeurs remarquables qui seront, pour Laënnec, des inspirateurs et des guides, et pour la science française, des ouvriers du progrès.

Thouret fait nommer prosecteur à l'École un jeune étudiant que personne ne connaît et qui s'appelle Dupuytren. Fourcroy, malgré une opposition très vive, attache à son laboratoire de chimie un étudiant étranger du nom d'Orfila. Hallé s'intéresse au sort d'un jeune breton studieux, Laënnec. Pinel se fait un collaborateur d'Esquirol. Desault est frappé du talent de Bichat et le retient dans son service. Desgenettes a connu dans un faubourg de Paris un médecin qui végète, Broussais, et l'a fait entrer à l'armée, où il rencontrera peut-être Récamier, que le baron Larrey protège.

Tous ces hommes vont entrer dans la carrière médicale sachant que le chemin est libre devant eux ; ils vont s'appliquer à l'enseignement pratique tel que le veut la loi de l'an III ; les guerres de l'Empire leur fourniront des sujets d'observation nombreux et variés ; alors, ayant disséqué des cadavres pour enseigner l'anatomie, ils se mettront à pratiquer des autopsies pour apprendre la pathologie interne. Nous allons assister à l'éclosion, tout au début du XIX^e siècle, d'une méthode nouvelle et féconde, la méthode anatomoclinique, dont Laënnec sera le plus brillant représentant.

Avant d'étudier l'oeuvre et la vie de ce clinicien distingué, je crois bon de dire un mot de trois médecins qui ont, à cette époque, contribué largement à mettre la clinique dans la bonne voie : je veux parler de Bichat, de Bayle et de Corvisart.

Bichat, étant étudiant, suivait les cliniques du chirurgien Desault. Ce chirurgien avait l'habitude de charger un élève de résumer sa leçon, et de lire le lendemain le résumé devant la classe. Desault donne un jour une clinique très documentée sur les fractures de la clavicule. Le lendemain, l'élève chargé du rapport fait défaut. Bichat s'offre à le remplacer. Il rend compte de la leçon du pro-

fesseur d'une façon claire, précise, avec une exactitude d'appréciation dont tout le monde est émerveillé. Desault prend Bichat en affection, le fait travailler sous ses yeux, et, une fois l'étudiant reçu médecin, l'attache à son service. Bichat se passionne pour l'étude de l'anatomie, pratique des dissections fines et minutieuses qui exigent de sa part une patience inlassable, et à vingt-huit ans publie deux volumes qui sont deux chef-d'oeuvres : ses "Recherches sur la vie et sur la mort" et surtout son "Anatomie Générale." Il ne lui avait manqué, pour créer l'histologie de toute pièce, que le microscope, dont trente-huit ans plus tard Schwann saura faire un si bel usage. Qui peut dire cependant où il serait arrivé si la mort impitoyable, deux ans plus tard, ne l'avait enlevé à ses travaux. C'est de lui que Corvisart écrivait, en 1802, au premier consul : "Bichat vient de mourir sur un champ de bataille qui compte aussi plus d'une victime ; personne, en si peu de temps, n'a fait tant de choses, et si bien."

Ce que Bichat avait réussi à démontrer, avec les moyens rudimentaires à sa disposition, c'est que, dans tous les organes, on trouve des tissus qui sont identiques ; c'est ainsi que les maladies localisées, très souvent, n'altèrent pas les organes en masse, mais bien un tissu en particulier dans l'organe. Ces données, nouvelles pour l'époque, Bichat les avaient développées devant cette Société d'Emulation dont il était le fondateur, où l'on trouve, comme secrétaire général, Récamier, le créateur de la gynécologie en France, et comme membres d'années en années, Corvisart, Bayle, Laënnec, Dupuytren, Béclard, Cruveilhier, et plusieurs autres. Or, il est bon de le remarquer, Bayle sera le premier à étudier l'anatomie pathologique de la phtisie, et Bayle devint l'ami intime de Laënnec.

Pour savoir comment l'on expliquait la phtisie à la fin du XVIIIe siècle, il faut lire la description qu'en donne Sydenham dans l'édition française de 1784 de ses "Oeuvres de Médecine Pratique." Il y a trois espèces de phtisie. La première sorte et la principale est "causée par le froid de l'hiver chez les gens qui ont naturellement les poumons faibles. Les efforts réitérés qu'ils font pour tousser affaiblissent davantage cette partie. Les poumons ainsi mal disposés ne peuvent s'assimiler la nourriture qui leur est nécessaire. De là un grand amas de pituite crue qui accable la poitrine, et que l'agitation continuelle des poumons, et les efforts violents pour tousser, font sortir abondamment par les crachats. Il se forme ensuite des ulcères," etc. La deuxième sorte de phtisie vient de la toux. Elle

commence en été. Elle "attaque les jeunes gens délicats dont le sang est âcre et échauffé, et qui en crachent en toussant." Enfin la troisième sorte "arrive lorsque, sur la fin d'une fièvre, la matière fébrile s'étant jetée sur les poumons, les affaiblit," et. Il est inutile, je crois, de prolonger ces citations; elles sont un exemple merveilleux du raisonnement médical appuyé sur l'empirisme. Mais elles nous aideront à comprendre Broussais.

Bayle, qui meurt l'année même de la découverte de l'auscultation, en 1816, remplace pendant quelque temps Corvisart à l'hôpital de la Charité. L'un des fondateurs de la nouvelle méthode anatomo-clinique, il pratique de nombreuses autopsies, chez les phtisiques surtout, dont il étudie particulièrement les lésions pulmonaires. Son étude est exclusivement macroscopique, comme tous les travaux de cette époque, mais elle constitue un progrès véritable. Il décrit très bien les granulations miliaires, qui sont "de petits corps clairs, transparents, proéminents", et les différencie des tubercules miliaires "gris ou blancs opaques, qui finissent pas se fondre en totalité." Son erreur, que Laënnec corrigera un peu plus tard, c'est de mettre en opposition les deux variétés de phtisie, granuleuse et caséuse, et d'en faire deux maladies différentes. Bayle est aussi le premier clinicien français qui, dans certaines maladies du coeur, emploie son oreille comme moyen de diagnostic; il ne sait pas tirer parti de cette méthode; il ne peut ni la compléter ni la définir; il lui manque l'inspiration géniale pour découvrir l'instrument qui doit en faciliter l'application; mais je crois bien qu'il contribue plus que personne à orienter l'esprit de Laënnec vers l'étude des maladies du thorax, et lui fait probablement penser à la possibilité de l'auscultation.

Enfin il ne faut pas oublier que Laënnec avait non seulement suivi les cliniques de Corvisart à la Charité, mais qu'il fut ensuite son collègue à la Société d'Émulation, et qu'il dinait souvent chez lui. Corvisart, absorbé par sa pratique, médecin de l'empereur, créé baron en 1805, avait laissé sa clinique à Bayle; mais c'était un chef d'école. A cette époque, il y avait les partisans de l'école de Corvisart ou de la Charité, et ceux de l'école de Pinel ou de la Salpêtrière. Pinel basait sa méthode sur l'analyse philosophique. Il subdivisait les maladies en classes, ordres, genres, espèces et variétés, s'appliquant à trouver pour chacune d'elles un siège déterminé. Le résultat de cette méthode, c'est qu'on trouve, dans sa fameuse "Nosographie philosophique", toutes les affections générales rangées dans une sorte d'appendice sous la rubrique: maladies indéterminées. Brous-

sais sera un adepte de Pinel. Corvisart, lui, écarte avec soin toutes les spéculations de l'esprit ; il n'admet, comme progrès en médecine, que le résultat des faits bien observés et des procédés nouveaux bien éprouvés. Son "Essai sur les maladies et les lésions organiques du coeur", publié en 1806, fruit de ses observations anatomo-cliniques, constitue un progrès notable. C'est aussi un lettré ; il a lu un ouvrage latin du XVIIIe siècle, dont il publie une édition française en 1808. Dans cet ouvrage, un médecin autrichien, Avenbrugger, que ses compatriotes crurent fou et qu'ils persécutèrent, expose "Une nouvelle méthode pour reconnaître les maladies internes de la poitrine par la percussion de cette cavité." Cette percussion de la cavité thoracique, objet de la risée des médecins viennois, Corvisart sait l'apprécier à sa juste valeur et la mettre en pratique ; il la vulgarise en France par ses cliniques et par la traduction du livre d'Avenbrugger ; son moindre mérite n'est pas de l'avoir enseignée à Laënnec, lui démontrant par là même qu'un principe de physique peut être utile pour diagnostiquer les maladies. C'est peut-être en songeant au son produit par le choc digital que Laënnec se rappellera un jour, en cherchant à écouter le coeur comme il l'a vu faire à Bayle, qu'un corps dur et fibreux comme le bois transmet à l'oreille le choc d'une épingle, et que, roulant dans sa main un cahier de papier, il découvrira du coup le stéthoscope.

Il est très évident qu'en 1804, dix ans après la création des Ecoles de Santé, devenues, sous l'Empire, des Facultés de Médecine, lorsque Laënnec est reçu médecin, l'activité médicale a atteint en France une intensité remarquable. Des hommes d'élite ont fait entrer la science dans la voie de l'observation raisonnée ; dédaignant les hypothèses et les théories, ils sont devenus ce que Broussais, le dernier des empiriques, appelle dédaigneusement des "enquêteurs de cadavres ;" ils s'efforcent de rattacher les symptômes observés durant la maladie aux lésions constatées après la mort ; ils créent, pour remplacer l'empirisme, l'école spéculative de Pinel et l'école soi-disant physiologique de Broussais, une méthode nouvelle et véritablement scientifique : la méthode anatomo-clinique. Ces innovateurs, ces premiers grands cliniciens viennent de former un élève qui va donner à la méthode tout son éclat, et publier à trente-huit ans un livre, le "Traité de l'Auscultation Médiante," un livre si beau, disait Charcot, qu'il n'y a rien à y retrancher. Ce livre fournit enfin, de la symptomatologie et de l'anatomie pathologique des poumons et du coeur, une explication qui ne soit pas spéculative ; il apporte aux médecins un moyen de diagnostic sans lequel, aujourd'hui, personne ne consentirait à exercer la médecine.

2.—Laënnec et la découverte de l'auscultation

Pour bien comprendre Laënnec, qui fut sans contredit, jusqu'à Pasteur, le plus grand observateur du XIXe siècle, pour apprécier la culture de son intelligence et la force de son caractère, il est bon de connaître sa vie, au moins dans quelques-uns de ses détails.

(a) *La vie de Laënnec.*

René Théophile Hyacinthe Laënnec est un breton, un breton du Finistère. Il appartient à une famille de gens instruits. Son grand père paternel et son père sont des avocats au parlement de Bretagne; son aïeul maternel est sénéchal des régaires (on dirait aujourd'hui procureur) à l'évêché de Quimper; un de ses oncles, recteur (ou curé) à Elliant, est docteur en théologie de la Faculté de Sorbonne; un autre frère de son père, linguiste distingué, est médecin en chef de l'Hotel-Dieu de Nantes.

C'est à Quimper que Laënnec vient au monde, le 17 février 1781. Il a à peine cinq ans que sa mère meurt de phtisie. Son oncle le curé prend l'enfant, dont la santé est délicate, à son presbytère, et commence à le former en lui enseignant le français, le latin, et, je crois bien aussi, le grec. Mais les temps sont mauvais pour le clergé de France. Le jeune Hyacinthe Laënnec doit se rendre à Nantes chez son oncle le médecin, qui a étudié à Montpellier et à Londres; il se perfectionne dans les langues mortes, apprend l'anglais et l'allemand, s'intéresse à la médecine. C'est pendant son séjour à Nantes que survient la révolution française. Laënnec est assez vieux pour comprendre un peu ce qui se passe; s'il n'assiste pas aux horribles mariages républicains inventés par le conventionnel Carrier, il doit certainement en entendre parler; cela lui donne peu de sympathie pour le régime nouveau.

A dix-neuf ans, Laënnec s'inscrit à l'École de Médecine de Paris, où il se place tout de suite au premier rang, grâce à l'instruction que ses oncles lui ont donnée. A la fin de sa deuxième année d'étude, il remporte au concours le prix de médecine et celui de chirurgie. En 1804, il reçoit son diplôme de médecin, après avoir écrit en latin une thèse remarquée sur Hippocrate et ses oeuvres.

On voit tout de suite quelle formation sérieuse reçoit Laënnec. Elevé seul, à l'écart, dans un presbytère, puis dans la maison d'un médecin, il s'applique très jeune à l'étude des lettres, et ne s'en laisse

pas détourner par les événements ; la République, le Consulat, l'Empire se succèdent sans faire sur lui d'autre impression que de le rendre très sérieux ; il ne se laisse pas entraîner par les passions politiques, comme Broussais ; son jugement conserve toute sa lucidité ; il apprécie les choses avec calme ; il demeure avant tout un observateur et un lettré. Évidemment, sa popularité en souffre ; on le trouve froid ; il n'a pas l'auréole de ceux qui ont suivi l'armée de Napoléon, ou qui se réclament des encyclopédistes du XVIII^e siècle. Tout cela le laisse indifférent. Lorsque, l'Empire écroulé, son maître Hallé le fait nommer, sans le consulter, médecin de la duchesse de Berry, il accepte pour ne pas désobliger Hallé, mais non pas parce qu'il tient à s'affirmer royaliste. Il n'a qu'une passion, la science médicale ; qu'un amour, sa Bretagne ; qu'un maître, son Dieu. Car c'est, comme plus tard Pasteur, un fervent catholique ; il assiste à la messe, il dit son chapelet ; on le lui reprochera. Les bretons de Ploaré, où il a une ferme, ceux de Douarnenez, qui le promènent sur la plage, quand il est devenu phthisique à son tour, ont pour lui une véritable vénération ; il compte à Paris des amis fidèles, qui l'apprécient ; il a aussi des ennemis implacables, qui lui font la guerre. Il en souffre. Mais sa figure conserve son calme ; ses traits gardent leur finesse d'expression ; il répond aux polémiques avec dignité, dans un style où l'élégance, la clarté et la modération n'enlèvent rien à la vigueur. Et surtout il prodigue dans son enseignement les qualités maîtresses de son intelligence : une observation profonde et une langue impeccable. Laënnec "est un des plus beaux esprits qui se soient appliqués aux sciences," dit Andral, son élève, "un esprit nourri dans la méditation."

Ces qualités hors ligne conduisent Laënnec à la célébrité en très peu de temps. La découverte du sthétoscope ne constitue pas l'unique gloire de Laënnec. Évidemment, c'est un merveilleux point de départ, qui attire tout de suite l'attention sur lui. De sa vie professionnelle jusqu'à ce moment, on ne connaît pas grand'chose. Mais ce qui est bien plus remarquable encore, c'est l'usage qu'il sait faire de son instrument ; c'est le fait d'établir, en trois années de recherches, ce que personne pendant trois siècles n'avait su trouver ; c'est de créer de toutes pièces l'auscultation du coeur et des poumons ; c'est d'expliquer enfin les maladies de ces organes dans un livre impérissable que la Faculté de Médecine a réédité en 1879 ; voilà ce qui rend Laënnec célèbre à trente-huit ans.

Sa vie publique, comme celle de Bichat, est courte et brillante. Elève de Corvisart et de Bayle, membre de la Société d'Emulation, plus tard de la Société de l'École de Médecine, praticien distingué sans aucun doute, on le trouve en 1812 à Beaujon. Il s'adonne, dans cet hôpital, à des recherches anatomo-cliniques, rapporte des observations intéressantes et commence à parler de l'auscultation. Mais c'est à l'hôpital Necker, où il est chargé d'un cours libre de clinique en 1816, qu'il complète ses découvertes et réunit les matériaux pour son "Traité de l'Auscultation," qu'il publie en 1819. En peu de temps il est célèbre; les élèves lui arrivent de partout: de France, d'Angleterre, d'Allemagne, de Russie et même d'Amérique. En 1822, il entre au Collège de France, où il prononce un discours qui sert d'introduction au premier numéro des Archives de Médecine. Il prend en 1823 la clinique de la Charité, est créé chevalier de la Légion d'Honneur, devient membre de l'Académie de Médecine. Mais la santé lui fait défaut, il a hérité de sa mère d'une constitution faible; il s'est constamment exposé pendant les nombreuses autopsies de phtisiques qu'il a pratiquées: de 1820 à 1822, à son grand chagrin, il est obligé d'aller vivre à la campagne. L'inaction lui est pénible: son indomptable énergie le ramène à ses travaux, mais ce n'est pas pour longtemps. En 1824, il est forcé de prendre un nouveau repos, et enfin, en 1826, après avoir écrit la deuxième édition de son "Traité," il revient à Ploaré pour y mourir. Cet homme énergique, ce travailleur, ce savant, ce médecin sérieux que l'on trouve froid, quand il sent la mort approcher, s'efforce d'épargner à sa femme une dernière douleur; il enlève de son doigt l'anneau qu'il porte, afin que madame Laënnec n'ait pas à le faire après sa mort.

Pour connaître un esprit médical, un observateur mieux doué que Laënnec, la France doit attendre près d'un demi-siècle, car à ce moment, à l'autre bout de son territoire, à Dole, dans le Jura, le petit Louis Pasteur n'a que quatre ans, et se contente de jouer dans la tannerie de son père.

(b). *Le "Traité de l'Auscultation."*

Voici comment Laënnec découvrit le stéthoscope; c'est lui-même qui nous le raconte. "Je fus consulté," écrit-il, "en 1816, pour une jeune personne qui présentait des symptômes généraux de maladie du coeur, et chez laquelle l'application de la main et la percussion donnaient peu de résultat à raison de l'embonpoint. L'âge et le

sexe de la malade m'interdisant l'espèce d'examen dont je viens de parler (l'application de l'oreille à la manière de Bayle), je vins à me rappeler un phénomène d'acoustique fort connu: si l'on applique l'oreille à l'extrémité d'une poutre, on entend très distinctement un coup d'épingle donné à l'autre bout. J'imaginai que l'on pouvait peut-être tirer parti, dans le cas dont il s'agissait, de cette propriété des corps. Je pris un cahier de papier, j'en formai un rouleau fortement serré dont j'appliquai une extrémité sur la région précordiale, et, posant l'oreille à l'autre bout, je fut aussi surpris que satisfait d'entendre les battements du coeur d'une manière beaucoup plus nette et plus distincte que je ne l'avais fait par l'application immédiate de l'oreille."

Nous voyons tout de suite apparaître l'admirable formation intellectuelle de Laënnec. Il est surpris, parce qu'il vient de faire un acte d'une simplicité extrême, auquel personne n'avait songé depuis Hippocrate, et que cet acte donne exactement le résultat que son inspiration a prévu. Il est aussi satisfait que surpris parce que, dans son esprit clair, "nourri dans la méditation," apparaissent déjà toutes les possibilités qui découleront de cet acte-là. Il va, sans plus de retard, se mettre à l'oeuvre, travailler sans relâche pendant trois ans, et il racontera dans son "Traité" tout ce qu'il a trouvé aussi simplement qu'il vient de nous donner la raison d'être de son livre.

Son premier sthétoscope est un rouleau de papier d'un pied de long, "formé de trois cahiers de papier battu, fortement serré, maintenu par du papier collé et aplani à la lime aux deux extrémités." C'est un sthétoscope de ce genre qu'il a donné à son ami Récamier. Puis il remarque que le conduit de trois à quatre lignes de diamètre qui persiste au centre du rouleau, quelque serré qu'il soit, est indispensable pour l'exploration de la voix. Aussi, quand il remplace le papier par du bois léger, laisse-t-il un conduit au centre du cylindre. Enfin, quand il s'aperçoit que les modifications de la respiration et les râles sont mieux recueillis si l'extrémité du cylindre est évasée, il le dispose en conséquence, et il ajoute un obturateur au bout évasé, qu'on emploiera quand on écoute le coeur ou la résonnance de la voix. Tel est l'instrument, que le sthétoscope binauriculaire et le phonendoscope nous font aujourd'hui paraître primitif, qu'emploie Laënnec pour trouver et décrire toute l'auscultation.

Comme c'est un esprit non seulement observateur, mais très cultivé, très littéraire, à chaque chose qu'il constate, il donne un nom, et si bien choisi, qu'on ne le change pas, sauf les bruits de soufflet.

qui sont devenus des bruits de souffle. Ainsi pour le sthétoscope : "Je n'avais pas cru d'abord nécessaire," dit-il, "de donner un nom à un instrument aussi simple; d'autres en ont jugé autrement, et je l'ai entendu désigner sous divers noms, tous impropres et quelquefois barbares, et entre autres sous ceux de *sonomètre*, *pectoriloque*, *thoraciloque*, *cornet médical*, etc.; je lui ai donné, en conséquence, le nom de *sthétoscope*, qui me paraît exprimer le mieux son principal usage." Broussais, lui, affectera de dire, dans son "Examen des doctrines Médicales": le cylindre de M. L...

Dans tout le "Traité de l'Auscultation", on retrouve le même choix heureux des mots et la même modestie. Les comparaisons qu'il donne pour expliquer les bruits qu'il entend sont simples, empruntées aux choses usuelles, afin que chacun puisse s'en rendre compte. Le râle crépitant est semblable "au bruit que produit le sel que l'on fait crépiter à une chaleur douce dans une bassine," ou encore "une vessie sèche qu'on insuffle." L'eau de savon dans laquelle on souffle pour former des bulles explique le râle muqueux. Le tintement métallique est "semblable à un coup d'épingle sur une coupe de verre." Le râle sibilant rappelle le cri des petits oiseaux. Qui est-ce qui ne peut pas comprendre ce qu'est un gargouillement, une respiration bronchique, ou soufflante, ou caverneuse? Et quand il s'agit de la voix, les mots parlent d'eux-mêmes: égophonie, bronchophonie, pectoriloquie! Enfin il trouve parfois des phrases où se reflètent l'esprit méditatif et le regard calme du paysan breton, lorsque, par exemple, il compare les maladies occasionnelles déterminantes au "labour qui fait germer les graines dans un terrain bien préparé."

J'aimerais, si j'en avais le temps, à vous citer des pages entières de cet admirable "Traité de l'Auscultation Médiante," que j'ai eu tant de plaisir à relire à votre intention; mais cela nous entrainerait véritablement trop loin.

Comme l'a dit Bouillaud, Laënnec a doté la médecine d'un sens nouveau, l'ouïe, qui devient un moyen de diagnostic précis. C'eût été déjà très bien s'il s'en fut tenu là. Mais il a fait mieux. Tous les malades auscultés par lui et qui succombent à leur mal, il en pratique l'autopsie. Il s'assure par la vte que son ouïe ne l'a pas trompé, que les signes physiques correspondent bien aux lésions organiques; cette revision anatomique lui apprend, sur les maladies du coeur et des poumons, une foule de choses qu'on ignorait avant lui. Il met à les analyser sa précision habituelle, à les dépeindre

son langage impeccable. Son cylindre lui permet d'étudier l'évolution des maladies comme jamais on ne l'avait fait jusque là. L'on voit apparaître dans son "Traité" des états pathologiques décrits avec exactitude pour la première fois; l'emphysème, l'oedème, l'apoplexie pulmonaire, la pleurésie hémorrhagique, l'unité des formes cliniques de la tuberculose pulmonaire, le cancer du poumon, l'hypertrophie et la dilatation du coeur (que Corvisart qualifiait d'anévrysme actif et passif), l'endocardite végétante. Les lésions sont expliquées, non seulement par l'auscultation, mais par des autopsies faites avec un soin si minutieux que Broussais en déclare la lecture "ennuyeuse et propre à décourager le lecteur." A quoi Laënnec répond qu'il "n'a pas la prétention de faire un livre récréatif," mais un livre dont "on pourra tirer quelque fruit en vérifiant les signes auprès du lit des malades, et les faits anatomiques sur les cadavres."

Que Laënnec ait pu écrire un livre aussi parfait, cela ne nous surprend guère lorsque nous connaissons sa jeunesse studieuse, passée dans un milieu calme et réfléchi, et sa formation médicale sous des maîtres tels que Corvisart et Bayle. Ses oncles lui ont appris à manier la langue et à penser juste; ses maîtres ont développé chez lui le don d'observation. Durant l'intervalle qui s'écoule de 1804 à 1812, dont on connaît peu de chose, je n'ai aucun doute qu'il continue à cultiver son talent en s'associant aux médecins en vue de cette époque, en demeurant en relation avec ses maîtres devenus ses amis, en lisant les livres importants, anciens et nouveaux. Il connaît Avenbrugger avant que Corvisart ne l'ait traduit. Il a certainement lu Sydenham en latin, Hunter en anglais, Meckel en allemand, Hippocrate en grec. Et surtout, on le voit par les annotations de son "Traité de l'Auscultation", il a médité sur un ouvrage qui fait époque dans l'histoire de la médecine, qui a peut-être inspiré les organisateurs des Ecoles de Santé de la première république. Ce livre, écrit en latin par un médecin italien, un médecin qui avait alors près de quatre vingts ans, a pour titre: "*De sedibus et causis morborum, per anatomem indagatis*"; il fut publié à Venise en 1760, mais l'édition française ne parut qu'en 1820. L'auteur de ce livre, qui ouvre l'ère moderne de l'anatomie pathologique, c'est Morgagni. Laënnec a lu et médité Morgagni, comme il a lu et médité Hippocrate. Quand il entre dans les hôpitaux, c'est déjà un érudit.

Cette érudition, cependant, ne pouvait que le préparer à son oeuvre, car tout ce qu'il a fait n'existait pas avant lui. Il travaille

dans des conditions que nous jugerions aujourd'hui difficiles, dans des salles éclairées à la lampe Carcel, avec des instruments rudimentaires. On ne pense pas assez aux obstacles matériels que doit surmonter la science médicale à cette époque du premier Empire et de la Restauration, où les sciences accessoires ne sont qu'à l'état d'ébauche, où l'industrie ne fait que d'apparaître, où la poste ne voyage pas plus vite que le coche, où l'on ignore le chemin de fer et la télégraphie avec ou sans fil, où par conséquent les voyages sont difficiles et la publicité restreinte. C'est un inconvénient et c'est peut-être aussi un avantage. On se procure les livres difficilement, mais on a le temps de les lire et de les méditer.

Quand parut le "Traité de l'Auscultation", évidemment le nom de Laënnec ne fut pas porté immédiatement au quatre coins du monde. Mais on savait déjà qu'à Paris, depuis trois ans, un médecin enseignait comment écouter la poitrine des malades; des médecins anglais en avaient parlé à Londres, à leur retour de France; les élèves de la Faculté de Médecine avaient répété la chose dans les villes où demeuraient leurs parents; pour me servir d'une expression d'aujourd'hui, le livre de Laënnec était donc attendu. Il eut tout de suite un retentissement considérable. Dès 1821, on voit des médecins venus de l'étranger suivre les cliniques à Necker, les leçons au Collège de France en 1822, les cliniques à La Charité à partir de 1823. Les médecins qui eurent le courage de faire le voyage de France à ce moment virent ce spectacle extraordinaire d'un homme de génie, déjà poitrinaire, enseignant comme jamais on ne l'avait fait avant lui ce qu'est la phtisie.

Ce fut le beau côté, le côté glorieux de la vie de Laënnec. Il est malheureux qu'il n'ait pas duré plus longtemps, que Laënnec ait été en ce moment même aux prises avec le mal qui devait l'emporter si prochainement. L'auscultation n'aurait pas eu à attendre Potain et Huchard pour prendre la place qui lui appartient en clinique. Mais chaque tableau doit avoir son ombre. L'enseignement du clinicien breton est nouveau; sa manière d'apprécier les faits est contraire à l'esprit traditionaliste; la méthode anatomo-clinique fait du tort à l'empirisme; de plus, le "Traité de l'Auscultation" sape par sa base un système nouveau, hypothétique celui-là, inauguré par un autre breton, Broussais, l'auteur de l'"Histoire des Phlegmasies Chroniques", paru en 1812, et le fondateur en 1822 des "Annales de la Médecine Physiologique." Nous allons voir maintenant Broussais tenir vis-à-vis de Laënnec la même attitude que prendra plus tard

Peter vis-à-vis de Pasteur, avec autant d'entêtement, avec autant de vivacité dans le langage, et malheureusement, plus heureux que son imitateur, retarder la clinique thérapeutique de cinquante ans.

30.—Broussais et les derniers vestiges de l'empirisme

Broussais, né à St Malo en 1722, n'eut pas la vie calme de Laënnec. A vingt ans, il s'enrole comme volontaire dans l'armée républicaine, se distingue pendant l'insurrection de Vendée, puis, revenu malade chez lui, commence à étudier la médecine à St-Malo. Il continue à l'école de Brest, devient chirurgien de la marine, s'embarque à bord d'un navire corsaire, le Bougainville, et fait la chasse à l'anglais. Cette croisière calme un peu son ardeur de jeunesse et lui permet de venir terminer ses études à Paris, où il est reçu médecin à trente ans, en 1803. Il s'établit dans un quartier de la capitale, où la vie est dure pour cet enfant d'une ville maritime, et qui aime les aventures. Aussi le médecin en chef de l'armée d'Orient, Desgenettes, n'éprouve aucune difficulté à l'enrôler. Les promotions sont rapides, sous l'empire. On retrouve Broussais, en 1808, médecin en chef de l'armée d'Espagne. Pendant la campagne, il écrit des mémoires sur la circulation capillaire qui témoignent de beaucoup d'imagination. En 1814, il est devenu professeur au Val de Grâce : peu après, il entre à la Faculté.

Broussais acquiert donc son expérience médicale dans les camps militaires. Il pratique beaucoup d'autopsies; il est très actif; il accumule des observations nombreuses. A courir ainsi les grandes routes avec Napoléon, il n'a pas le temps de cultiver beaucoup son cerveau. Il suit l'exemple de son professeur d'énergie: dans l'enseignement, dans la pratique, dans ses écrits, il mène rondement les choses, il est toujours d'attaque. Il a d'ailleurs le physique pour ce rôle. Grand, très vigoureux, doué d'une voix puissante, il donne des cliniques à l'emporte-pièce. L'amphithéâtre où il enseigne est situé rue des Grès, et construit en bois; les passants s'arrêtent lorsqu'ils entendent à l'intérieur ce verbe retentissant qui soulève des tempêtes d'applaudissements, et l'on en a vus, gagnés par l'enthousiasme, applaudir dans la rue.

Mais il y a à cela une autre raison, une raison politique. Lorsque Broussais arrive au professorat, la Restauration a remplacé l'Empire, et le nouveau régime n'est pas populaire parmi la jeunesse des écoles, spécialement les élèves des facultés de médecine et de

droit. En 1822, à la suite d'une manifestation des étudiants, Louis XVIII a supprimé la faculté de médecine et l'a réorganisée l'année suivante en laissant de côté des professeurs de mérite. Laënnec fait partie de la réorganisation. Broussais est de l'opposition; il se pose en philosophe matérialiste; il évoque aux yeux des jeunes l'épopée militaire de l'Empire. Très actif, très bruyant, très chaleureux, il jouit du prestige de la popularité. Cela lui sert pour attirer des adeptes à son école.

C'est en effet un chef d'école, l'école physiologique, qui se pose en adversaire résolu de l'école anatomo-clinique de Corvisart, de Bayle, de Laënnec. Le système de Broussais devient populaire parce qu'il est proné par un homme populaire, parce qu'il est simple et à la portée de toutes les intelligences, parce qu'il donne une explication facile à toutes les maladies.

La médecine physiologique de Broussais s'appuie sur Brown et sur Bichat. Le brownisme, en vogue au XVIII^e siècle, explique la vie par l'excitation des tissus de l'organisme. Bichat, dans ses belles études, a signalé l'irritabilité des tissus. Broussais suppose que l'excitation naturelle des agents physiques — la lumière pour l'oeil, l'air pour les poumons, le sang pour les autres organes — est l'agent vital qui actionne, dans la matière vivante, la seule propriété fondamentale qu'il lui reconnaisse, la contractilité. Une stimulation convenable des agents physiques maintient l'état physiologique. Lorsque la stimulation est trop faible, on a la débilité. Si elle est trop forte, il en résulte une irritation qui détermine l'afflux du sang dans la partie malade et l'inflammation. Or, la plupart des maladies sont dues à l'irritation et à l'inflammation telles que les comprend Broussais. Il n'y a donc qu'une thérapeutique à leur opposer, la méthode antiphlogistique, les contre-irritants et la saignée. C'est cette médecine physiologique que Broussais expose dans l'"Histoire des phlegmasies chroniques", — vous voyez d'ici l'antithèse, — dans son "Examen des doctrines médicales", où il attaque en un style de pamphlétaire tous les systèmes autres que le sien, et enfin dans les vingt-six volumes des "Annales de la Médecine Physiologique", qui commencent à paraître en 1822.

Le système de Broussais constitue le dernier effort, mais le plus vigoureux, de l'empirisme. C'est un système établi par des phrases, et non par des faits. Du moins les faits qu'il cite n'ont aucune valeur. Il aime les autopsies courtes, qu'on puisse lire rapidement, comme les bulletins de l'armée. Ainsi par exemple,

après avoir donné l'observation d'un cas de "fièvre quotidienne et hydropisie générale par épuisement", c'est-à-dire, en langage moderne, un cas de cirrhose alcoolique compliquée de tuberculose, et avoir développé à propos de ce cas ses théories, voici l'autopsie qui termine l'observation. "Autopsie: les trois cavités (le crâne, le thorax, l'abdomen) n'offraient aucune trace de phlogose. Le coeur était petit, le foie était plus petit que gros, la vésicule très gonflée, l'estomac fort vaste; quelques tubercules secs, très petits, dans la partie supérieure des lobes pulmonaires; le parenchyme sain, à peine quelque induration autour de quelques uns des tubercules. La cavité pectorale, quoique très vaste, ne laissait que peu d'espace aux poumons, à cause de l'accumulation considérable de la sérosité du bas ventre." Et c'est tout.

Broussais vient de passer à côté de la cirrhose de Laënnec et ne l'a seulement pas vue, absorbé qu'il est par son système. Dans un cas semblable, en parlant de l'ascite qui distend l'abdomen, il dit: "C'est sans doute cette violente pression qui avait diminué le foie." Les épanchements de la plèvre, chez les tuberculeux, sont la cause des ulcérations du poumon. Les tubercules eux-mêmes sont pour lui "le produit du catarrhe chronique du poumon." Enfin toutes les variétés d'affections pulmonaires peuvent se transformer de l'une dans l'autre, et aboutir, en se prolongeant, à la phthisie. Rien ne fait mieux comprendre la fausseté de ces systèmes qui se paient de mots que la phrase suivante, pour expliquer les adhérences pleurales: "Si l'on considère que (c'est le ton dogmatique) toutes les parties de notre corps qui ne sont que contiguës dans l'ordre physiologique deviennent continues si elles restent longtemps dans l'immobilité," etc. Entendez-vous applaudir les passants dans la rue?

Naturellement, Broussais, qui "bannit le mot phthisie comme impropre," n'admet pas les maladies des poumons décrites par Laënnec. Parlant de son rival de la Charité dans son "Examen," il a soin d'écrire: *son* emphysème, *son* oedème pulmonaire, *son* apoplexie pulmonaire. La page où il critique la mélanose du poumon est à lire. "Il affirme tout cela avec la plus étonnante intrépidité; il semble qu'il ait été dans l'intérieur du corps de ses malades au moment où cette matière y a paru d'abord sous l'état cru; qu'il l'ait vu croître, envahir les tissus, tantôt en y formant des masses arrondies et comme tuberculeuses, tantôt en se montrant dans l'intérieur d'un kyste; d'autres fois en s'infiltrant dans un parenchyme; enfin en s'exhalant sous forme de bouillie noire à la surface

d'une membrane. On dirait qu'il a constaté les effets débilitants, stupéfiants, hydropifiants de cette matière morbifique sur toute l'économie; qu'il est sûr et très sûr que tous les changements qui surviennent dans la vitalité en sont le produit, comme l'asphyxie est celui d'un gaz délétère, comme les phénomènes qui succèdent à la morsure de la vipère sont l'effet du poison qu'elle introduit dans la plaie, et chacun finit par éprouver un sentiment bien pénible en songeant que ce poison noir, *atrum venenum*, se développe peut-être en lui-même au moment où il médite le désolant ouvrage du docteur Laënnec." C'est une charge, c'est une caricature, c'est de l'ironie sarcastique. Dans la préface de la deuxième édition de son "Traité," Laënnec répond à ce violent assaut en un style non moins sarcastique, mais où la violence est remplacée par la finesse et surtout par l'exactitude. "M. Broussais croit-il que le naturaliste qui a trouvé sur le même buisson la larve, la nymphe et le papillon dans leurs divers degrés de développement, ait besoin, pour décrire les métamorphoses de cet insecte, de s'enfermer dans l'oeuf ou dans la chrysalide? Pense-t-il que Hunter, Meckel, Tillemann et Pander soient rentrés dans le sein de leur mère pour étudier le développement du foetus?" La réponse est sans réplique, mais elle vient d'un homme petit, timide, modeste et souffrant, et c'est Broussais avec sa haute stature, sa parole sonore, sa fougue impétueuse et sa popularité, qui recueille les applaudissements.

Ces attaques véhémentes, où l'apostrophe remplace les arguments, nous surprennent un peu aujourd'hui, chez un homme de la situation de Broussais. Il ne faut pas cependant s'en étonner trop. Elles sont dans les traditions de l'empirisme; elles constituent l'arme préférée de ceux qui attaquent sans raison. Ce républicain de Broussais suit l'exemple des professeurs de la monarchie, des lecteurs du roy, tous empiristes de renom. C'est, au XVI^e siècle, Jacques Dubois dit Sylvius, qui ne pardonne pas à Vésale de relever les erreurs anatomiques de Galien. Au XVII^e siècle, Jean Riolan attaque vivement Harvey, qui vient d'éclaircir le mystère de la circulation; Guy Patin foudroie l'antimoine et accable l'infortuné Théophraste Renaudot, ce médecin devenu fou avec sa gazette. Broussais demeure dans ses manières comme dans sa science, et malgré qu'il ne s'en rende pas compte, d'une autre époque, d'une époque *en arrière*. Il faut bien dire aussi que, républicain militant, il doit admirer madame Angot. Enfin il est emporté par la fougue de son tempérament. Il y paraît à son style. Il

choisit de préférence les mots énergiques; ses adversaires *s'opiniâtrent* — il les *attaque* — il les *rétorque* — il va les *apostropher*. Cette phrase adressée à Laënnec le peint tout entier, avec sa fougue de tribun et son orgueil: "Qu'il prenne la plume; je le défie, je l'attends, et je lui répondrai si la science a quelque chose à gagner à ma réplique."

Broussais a des poses de duelliste; c'est un duel, en effet; comme dans beaucoup de rencontres de ce genre, le droit ne sera pas vainqueur. Laënnec, déjà malade, ira mourir en Bretagne; Broussais continuera de triompher, et pendant cinquante ans la thérapeutique suivra son système. Laënnec, le plus grand clinicien du XIXe siècle, explique les signes physiques et les lésions des maladies du coeur et des poumons avec une précision merveilleuse, mais ne cherche pas à édifier sur ses découvertes un système de médecine, parce que la cause de ces maladies lui échappe. C'est la preuve d'un esprit supérieur qu'il l'ait admis. Broussais ne s'embarrasse pas pour si peu: il a un système; il le défend avec vigueur; il fait, suivant la remarque de Bouchut, "autant de bruit qu'un homme peut en faire dans sa vie"; et, les circonstances aidant, il impose la médecine soi-disant physiologique à plusieurs générations de médecins.

Conclusions

Quand on regarde ainsi en arrière, à cent ans dans le passé, on est frappé d'abord de l'admirable activité des médecins de l'époque, qui ont fait une oeuvre durable. Puis l'on constate que dans tous les temps, sous des manières peut-être différentes, mais si peu, les caractères se ressemblent, les passions humaines demeurent les mêmes. Et l'on finit par être émerveillé de la progression lente, constante et quelque peu mystérieuse de la science médicale à travers les hommes et les événements, et peut être malgré eux.

Il fallait que Bichat spécialisât les tissus et Laënnec les lésions pour que Bretonneau et Trousseau en arrivassent ensuite à soupçonner la spécificité des maladies, qui sera démontrée plus tard par l'histologie pathologique et la bactériologie. Broussais lui-même serait enchanté de voir la pathologie interne, au XXe siècle, s'engager de nouveau dans la voie physiologique, mais plus scientifique cette fois, appuyée sur la chimie organique, la biologie, la physiologie expérimentale de Claude Bernard.

Le travail des hommes de 1811 a été limité par les ressources de leur temps. Ce qu'ils ont fait est déjà beau. Ils y ont, il est vrai, apporté des passions humaines et des défauts de caractère, quelques uns du moins. Les ressources illimitées de notre époque, la généralisation du travail, l'esprit moderne n'empêchent pas non plus les sentiments de percer au travers des oeuvres. On rencontre encore aujourd'hui des Laënnec studieux et des Broussais tapageurs. Pasteur lui-même dut subir des attaques injustifiées et flétrir, en pleine Académie, la médecine des beaux discours.

Cela n'a qu'un temps. Après les hommes vient la postérité; chacun finit par être jugé suivant son mérite. L'empirisme disparaît et la science demeure. Sans doute les applaudissements encouragent; sans doute la critique agressive blesse; ce sont des choses qui doivent rester secondaires. Ce qui rend le travail fécond, c'est la culture intellectuelle, la méthode, et, pour les grandes découvertes, le génie. Dans l'humble milieu où nous vivons, chacun de nous peut et doit s'efforcer de développer en lui la certitude, comme l'avait Laënnec, d'être dans le vrai, quoi qu'on dise. Cela seul est satisfaisant, et c'est déjà une récompense.

Montréal, 7 janvier 1911.

BIBLIOGRAPHIE

1. *Traité de l'Auscultation Médiante et des Maladies des Poumons et du Coeur*, par R. T. H. Laënnec.—Edition Andral, 1837.
2. *Histoire des Phlegmasies ou Inflammations Chroniques*, par F. J. V. Broussais.—4e édit., 1829.
3. *Examen des Doctrines Médicales et des Systèmes de Nosologie*, par F. J. V. Broussais.—Paris, 1821.
4. *Laënnec*, par le Dr Lallour, 1868. Notice historique rééditée par le Dr Guérmonprez. Lille, 1892.
5. *Récamier et ses contemporains*, par le Dr Paul Triaire (de Tours). Paris, 1899.
6. *Histoire de la Médecine et des Médecins à travers les âges*, par le Dr P. Dignat. Paris, 1888.
7. *Nouveau Larousse Illustré*.

